

Nicolas Fargues

One Man Show

Roman



Extrait de la publication

One Man Show

DU MÊME AUTEUR

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE, roman, 2000

DEMAIN SI VOUS LE VOULEZ BIEN, roman, 2001

Nicolas Fargues

One Man Show

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002
ISBN : 2-86744-899-9

www.pol-editeur.fr

J'ai toujours pensé qu'un écrivain ne pouvait faire un héros crédible de roman. C'est même souvent le propre des romanciers qui n'ont rien à dire que de céder à cette tentation quand, pour faire diversion, ils ne déguisent pas leur héros écrivain en peintre, en musicien, en critique littéraire, en éditeur, en journaliste ou en prof de fac. Il y en a un peu marre, des héros écrivains. D'abord, un écrivain passe bien trop de temps à se satisfaire d'être un écrivain, et à mal s'en cacher, pour vivre avec naturel des choses dignes d'être racontées aux autres. Car c'est fou ce que cela intimide, quelqu'un qui publie des livres, et c'est fou ce que cela procure comme sentiment d'invulnérabilité, de publier des livres (parce qu'en France, avoir publié un livre laisse entendre comme rien d'autre que l'on s'est personnellement réalisé, qu'on est un esprit libre). Il faut

reconnaître que, sur ce point, il y a la caution historique de Balzac. J'ai lu dans *Télérama* qu'il avait écrit dans la préface des *Illusions perdues* (que je n'ai jamais lu) : « Il faudrait que les quatre cents législateurs dont jouit la France sachent que la littérature est au-dessus d'eux. Que la Terreur, que Napoléon, que Louis XIV, que Tibère, que les pouvoirs les plus violents comme les institutions les plus fortes disparaissent devant l'écrivain qui se fait la voix de son siècle. »

Cela prouve bien le petit esprit égocentrique et mégalomaniaque du héros écrivain, de croire qu'il peut intéresser tout le monde avec des histoires et des situations qui ne regardent que les écrivains aussi médiocres que lui. Mais bon, il ne faut surtout pas passer pour immodeste. Et, quand il n'est pas Philippe Djian ou Jean-Paul Dubois, qui ont, eux, la vraie modestie de faire de leurs héros de romans des écrivains, certes, mais des écrivains à l'américaine (et, sincèrement, je les en admire), cela ne se fait quand même pas trop, chez l'écrivain français, de laisser clairement entendre qu'il a bien plus d'importance et de choses à dire et à penser que Jean-Marie Messier, Zinedine Zidane, Jean-Luc Delarue, Jean-Pierre Jeunet et Jacques Chirac réunis.

Bref, j'étais un écrivain et ma femme frappa trop poliment à la porte de ma pièce de travail. Dans notre code de couple, ce genre d'égard était, en période de froid, destiné à marquer de la distance et du reproche. La méthode s'avérait d'autant plus efficace qu'Estelle et moi méprisions les ménages qui réglaients leurs problèmes en

se faisant la gueule dans la haine ou l'indifférence, sans amitié, sans égards, sans noblesse, affichant sans honte leur minable petit chacun pour soi. Car il faut savoir que, par souci de modestie (qu'est-ce donc qu'un écrivain pour exiger des autres de respecter qu'il s'isole?), je ne demande ni à ma femme ni à nos deux enfants de frapper avant d'entrer dans mon bureau lorsque j'y travaille. Je prends même un malin plaisir à m'interrompre dans une phrase pour leur montrer que je suis à tout moment disponible pour tout autre chose que l'écriture, c'est-à-dire pour tout autre chose que moi-même. Et, au bout du compte, je m'admire d'aller passer au pied levé l'aspirateur, de sortir couper du bois pour la cheminée, de peler des pommes de terre pour le dîner ou de lire une histoire aux petits tout en pestant intérieurement derrière mon sourire plutôt que de réclamer sévèrement le silence comme dans ces cas-là la plupart des écrivains, qui ont plus de mal que moi, eux, à cacher aux autres qu'ils s'admirent et se prennent très au sérieux.

Estelle, elle, ne recevait pas de courrier à en-tête des éditeurs parisiens, pas d'invitations aux émissions de radio, les journaux ne lui demandaient pas son avis, ni les membres du conseil régional pour les projets culturels de notre département. Elle n'avait pas, comme moi, la discrète arrogance de la réalisation personnelle approuvée à échelle nationale, elle n'était que prof principale d'une classe de quatrième dans un collège difficile mais c'est elle qui, sans jamais se plaindre de la fatigue, veillait Marco ou Ninon toute la nuit s'ils avaient la fièvre. Elle

qui, sans en ramener des reportages héroïques pour la presse, se tapait des heures supplémentaires dans les cités de la banlieue de Grenoble pour parlementer avec les parents des cas sociaux de ses classes. Elle enfin qu'aucun de mes deux prix littéraires ni mon passage chez Pivot, qu'aucune des célébrités (certes mineures mais de qualité) dont j'avais le numéro de portable, ni aucun de mes honorables droits d'auteur, ne pouvaient abuser.

Beaucoup plus franche que moi, animée d'un louable mais épuisant besoin d'éclaircir les choses, elle finissait toujours, sous les plus petits prétextes, par m'atteindre là où je refusais de reconnaître que ça me faisait mal, c'est-à-dire que c'est moi qui lui faisais du mal : moins d'attention à elle, moins d'efforts pour me faire aimer d'elle, moins de romantisme, moins d'imprévu, trop de ronron, des cadeaux uniquement à date fixe, fini les surprises, les fleurs, les envies, la séduction, les coups de tête, les initiatives et les compliments, moins d'écoute, trop de rêverie, rien que le minimum pour entretenir narcissiquement mon image d'époux irréprochable auprès d'un peu tout le monde : d'elle, de moi, des enfants, de la presse littéraire, de la famille, des amis. Des reproches qui auraient pu paraître injustes aux yeux des amis, de la famille, de mes lecteurs, de toutes les femmes auxquelles leurs maris faisaient la gueule sans se poser de questions (je ne manquais d'ailleurs jamais de le lui rappeler bassement tant je détestais ses reproches), mais, tout au fond de moi, je savais très bien de quoi elle parlait.

Ma lâcheté à moi, ma typique lâcheté de mec, c'était de ne pas assumer devant elle de ne plus l'aimer, peut-être de ne jamais l'avoir assez aimée, pas autant que je l'avais cru, pas autant qu'elle m'aimait elle, pas autant en tout cas que je lui disais encore l'aimer aujourd'hui. Et c'est parce que je ne lui disais rien de cela qu'elle s'imaginait qu'il devait y avoir encore quelque chose de possible entre nous. C'est parce que je lui cachais obstinément ma vérité qu'elle m'assommait de plus en plus souvent de ses reproches. Bref, c'était bien de ma faute, pas de la sienne, si elle n'avait toujours pas eu la bonne idée de me quitter.

Par peur ou par flemme de la perdre, je ne sais pas, je n'avais, de toute façon, pas les couilles de lui dire tout cela, de lui dire surtout que, toute femme de ma vie qu'elle était de fait, je crevais, à trente-deux ans et en quatorze ans déjà de vie commune, de n'avoir jamais caressé d'autre corps de femme que le sien, au nom d'un idéal de fidélité et de droiture morale que je m'admirais de ne pas enfreindre ou, plus exactement, que je n'osais enfreindre par hantise d'avoir un jour de bonnes raisons de ne plus m'admirer. Ainsi ne lui avais-je jamais avoué que ce qui m'avait poussé à la convaincre que nous quittons Paris pour venir nous installer ici, à Venon, ce n'était pas le refus des mondanités, ni les montagnes, ni l'air pur, ni l'espace en plus, ni le jardin pour Marco et Ninon, ni le ski, ni la vie moins chère, ni la vraie vie, non. C'était surtout pour que je ne souffre plus des sollicitations des jeunes attachées de presse dans les cocktails, des étudiantes énamourées présentes à mes dédicaces

dans les librairies et des jolies anonymes de mai croisées dans les squares et aux terrasses des cafés.

Tenez, l'avant-veille au soir encore, j'hésitais un tout petit peu à demander aux renseignements téléphoniques l'adresse d'une jeune admiratrice à l'écriture pas trop ronde, à l'expression fine et à l'orthographe parfaite dont j'avais trouvé le matin la lettre dans notre boîte, après le départ d'Estelle pour le collège, Estelle qui a l'élégance de ne jamais penser à se méfier du courrier que je reçois (j'aurais tout aussi bien pu lui montrer la lettre d'emblée avec un air détaché, afin de dissiper chez elle toute suspicion de fond).

La fille n'avait indiqué que son prénom et son nom de famille au bas de la page afin (pensais-je) qu'émoustillé je fasse l'effort de déchiffrer la provenance du cachet de la poste sur l'enveloppe (Lille) et de rechercher ses coordonnées par le 12 pour lui répondre. Ainsi elle aurait eu la confirmation que j'avais bien été troublé par sa lettre et, quant à moi, une telle méthode, ce petit jeu de piste orgueilleux auquel elle me soumettait, était bien la preuve que cette fille valait le coup (c'est-à-dire, pour les vraies littéraires, deux chances sur trois qu'elle soit jolie, et toutes les chances que le charme de son bon goût l'emporte si elle ne l'était pas).

Mademoiselle,

Merci pour votre lettre et pour votre lecture fraternelle de mon dernier roman. Ai-je tort de penser qu'en vous faisant ainsi désirer vous souhaitiez en retour davantage qu'un

simple mot de reconnaissance ? Si c'est le cas, votre intégrité me touche et je ne doute pas qu'en d'autres circonstances (je suis marié, deux enfants), nous aurions eu bien des choses à partager. Si je me trompe, tâchez SVP d'oublier ce mot ou tirez-en les conclusions que vous voudrez, je vous demande pardon.

Christophe Hostier

Voilà. J'imaginai l'effet produit par ma signature originale à l'encre, apposée là comme un honneur que je lui faisais, sa fierté à elle d'avoir été désignée par moi (laquelle, me disais-je, devait bien valoir chez les gens normaux ma fierté personnelle d'être romancier). J'imaginai une inévitable seconde lettre d'elle, plus vulnérable, suivie d'une nouvelle réponse de ma part, plus distante, puis une troisième lettre d'elle (une lettre de trop), où un ultime effort de dignité trahirait l'abandon tout proche.

Diane,

Cessez de m'écrire, je ne répondrai plus à vos lettres. Car ni vous ni moi ne voudrions d'une relation au rabais, père de famille infidèle et indigne de mon côté, amante conciliante et frustrée du vôtre. Je n'oublie pas cependant que c'est à moi de vous demander des excuses...

Etc., etc. J'aurais pu me flatter ainsi d'avoir vécu une aventure éclair avec une inconnue sans blesser personne : ni Estelle, qui n'en aurait rien su sans véritable-

ment avoir été trahie, ni ma jeune et désirable lectrice, qui s'en serait sortie sans me garder rancune d'avoir couché avec elle entre deux portes et avec mes excuses en prime, autant dire en étant deux fois plus touchée par mes attentions que déçue de n'être pas parvenue à ses fins, donc deux fois plus amoureuse de moi. Bref, tout bénéf pour moi (sans compter l'éventualité de me servir de l'épisode pour un prochain roman), ne serait-ce ma frustration de ne pas avoir goûté au sexe ni aux seins fermes de ma lectrice. Mais un roman, ainsi que la satisfaction d'avoir séduit une femme même sans finir par coucher avec elle, peuvent bien compenser les pires frustrations d'un écrivain comme moi.

Dans ces moments-là me revient toujours une phrase, en apparence anodine, que j'avais entendue adolescent et dont je n'avais pas alors saisi tout le sens. Au cours d'une discussion tardive de nuit d'été (propice aux confidences d'adultes qui font mine d'oublier vos quinze ans autant pour vous faire plaisir que pour se rassurer sur leur propre capacité à échanger avec un jeune), un ami de mes parents, père et mari exemplaire aux yeux de tous, m'avait dit d'un air coupable que je ne lui connaissais pas : « Tu sais, Christophe, parmi les questions essentielles qu'un homme doit se poser dans la vie, il y a celle-ci : suis-je bon ou pas ? »

J'ai compris depuis qu'il insinuait que, dans son propre cas, il ne fallait pas se fier aux apparences. Est-ce être bon que, comme moi, bien agir mais penser sale ? Que m'acharner à vouloir être bon dans le seul but de

plaire, et non par nature? Est-ce être si bon que cela, que de se poser de bonnes questions? Est-ce si mal que cela de penser mauvais? Celui qui ne pense jamais à mal, est-il idiot ou bien très bon? L'important, est-ce celui que les autres croient que vous êtes?

Parfois, pour me rassurer, je pensais aux articles et aux témoignages des rubriques « Couple » des magazines féminins, et je me disais que les choses étaient bien aussi simples qu'on les y décrivait : les hommes sont en général égoïstes (trop égoïstes pour avoir vraiment besoin qu'une femme s'occupe d'eux, en tout cas pas autant qu'une femme a besoin qu'un homme s'occupe d'elle), les hommes sont lâches et ne pensent qu'avec leur bite, les femmes sont en général plus courageuses que les hommes, plus fantaisistes, plus romantiques, plus généreuses, plus passionnées, plus impliquées, plus exigeantes aussi (car les hommes, eux, doivent s'occuper des femmes s'ils veulent susciter durablement chez elles du désir physique), elles sont de meilleure volonté que les hommes, mais elles ne parviennent quand même pas, toutes malheureuses que les hommes (père, mari, frère, amant, fils) finissent par les rendre un jour ou l'autre, à s'en passer. Vingt mille ans que le schéma perdurait sans qu'elles n'en aient jamais tiré véritablement la leçon : soit elles avaient la mémoire courte d'une génération à l'autre, soit les hommes devaient davantage valoir la peine d'être aimés qu'on le disait, soit les filles n'étaient pas aussi vulnérables, victimes et innocentes que je le pensais, soit, enfin, ce dramatique malentendu

était dans l'ordre des choses et tout le monde s'en accommodait, les femmes avec leur déception et leur rancœur vis-à-vis des hommes, les hommes avec leur bite et leur culpabilité plus ou moins assumée vis-à-vis des femmes, je caricature peut-être mais tant pis (quoique je me souviens que Pierre Botton, l'ex-gendre du politicien lyonnais Michel Noir, ait lui aussi déclaré dans une émission de Mireille Dumas qu'après avoir connu les affaires, la trahison, la prison puis la séparation conjugale, « Je peux dire que, définitivement, les femmes valent mieux que les hommes »).

Dans les magazines féminins, on avait beau chercher des solutions sexuelles au problème, on avait beau encourager les incartades consenties au sein du couple (voire l'échangisme), comme la plupart des hommes j'approuvais l'idée mais je méprisais, moi, ceux qui y trouvaient leur compte, si tant est qu'aujourd'hui tout homme ou toute femme un peu exigeant en amour puisse sincèrement y trouver son compte.

Je pensais aussi à *La Fidélité*, ce film d'Andrzej Zulawski assez emblématique sur le sujet. J'admirais Sophie Marceau de trouver le courage d'avouer à Pascal Gregory, son mari dans le film, sa passion brutale pour Guillaume Canet tout en lui assurant qu'il pouvait compter sur elle pour ne pas le tromper, tout en le suppliant aussi de l'attendre, le temps que la passion s'éteigne d'elle-même. Brisé, désespéré, d'une jalousie paranoïaque, Pascal Gregory, qui finit par perdre confiance en Sophie Marceau, cède le premier et la trompe par

représailles. La vraie fidèle, c'est elle. Son effort d'avoir confié sans attendre la vérité à Pascal Gregory, et celui de ne pas l'avoir trompé par amour, cela, cette belle et pure franchise, je pensais que seule une femme en était capable.

Estelle, donc, entra dans mon bureau avec distance mais je sentais bien, au regard impassible qu'elle s'efforçait de poser sur moi, qu'elle se retenait de faire le premier pas de notre réconciliation. Avec la même froideur calculée, elle me demanda si, finalement, je ne trouvais pas un peu compliqué qu'elle m'accompagne à la gare avec les enfants, vu l'heure du départ de mon train, et qu'en conséquence, je ferais peut-être mieux de m'y rendre avec ma propre voiture, que quinze jours de parking à la gare jusqu'à mon retour (de Montréal ou de Paris au fait? tu repasses par Paris après Montréal? pourquoi je te demande ça, d'ailleurs, tu fais ce que tu veux, après tout ça ne me regarde pas), que quinze jours de parking, ce n'était pas la mort.

Nous connaissant depuis l'âge de seize ans, nos rapports de force restaient très imprégnés de la mauvaise foi puérile de nos débuts. Ainsi, la loyauté eût voulu, surtout à la perspective d'une séparation de quinze jours, qu'à mon tour je retienne un sourire et convainque Estelle, qui n'attendait que ça, de m'emmener à la gare avec les enfants, comme cela avait été initialement prévu. Après un échange de rougissements et de sourires intimidés comme au premier jour, je l'aurais prise dans mes bras et nous aurions laissé échapper des regards qui signifiaient

qu'il était ridicule de se sentir ainsi gênés l'un vis-à-vis de l'autre après toutes ces années de complicité. Des regards qui voulaient dire aussi que c'est cette timidité-là qui faisait tout notre charme et notre rareté parmi les autres couples de longue date.

Estelle aurait alors serré encore plus fort sa tête contre mon cou. Puis elle aurait regardé dans mon dos, par-dessus mon épaule, la bouche dans ma chemise, en m'avouant au bord des larmes qu'elle détestait que je parte, qu'elle ne voulait pas que je parte, qu'on avait elle et moi si peu l'habitude de se séparer, que c'est sans doute à cause de ce départ et de cette absence de deux semaines qu'elle avait ressenti le besoin de m'agresser ces derniers jours mais qu'elle le regrettait, que ce n'était vraiment pas le moment, qu'elle me demandait pardon, qu'il ne fallait pas que je l'écoute, qu'il fallait que je m'en aille le cœur tranquille et que je profite pleinement de ce séjour à Paris et à Montréal parce qu'elle savait à quel point ce voyage était important pour moi, qu'elle aurait tant aimé m'accompagner si elle avait pu se libérer, qu'elle était si fière de moi, qu'elle avait de la chance de vivre avec un grand écrivain, si si, un grand écrivain, je verrais, que surtout je ne lui téléphone de là-bas que quand j'en aurais le temps et qu'elle espérait juste que je n'oublie jamais qu'elle m'aimait comme une folle.

Avec toute ma conviction disponible et en serrant le plus fort possible sur les omoplates d'Estelle, je lui aurais répondu que moi aussi je l'aimais comme un fou, que

moi aussi j'aurais bien aimé qu'elle m'accompagne à Montréal et que c'était à moi de m'excuser pour nos disputes, pas à elle (là, j'étais sincère). Je lui aurais répondu cela, tout en pensant qu'une fois de plus je ne faisais rien que sauver ma peau, qu'une fois de plus je me tirais très bien de ses reproches, que pour rien au monde je n'aurais voulu de sa présence à mes côtés lors de ce voyage (quinze jours sans horaires à jouer le célibataire séducteur mais raisonnable auprès des femmes : de vraies vacances pour un homme marié !) et que j'étais un putain de beau salaud qui ne la méritait pas, mais tant pis, après tout c'était son problème si elle voulait bien de moi comme ça.

Bien sûr, pour se la jouer *wild*, on aurait fini par faire l'amour sur ma table de travail, comme dans les films, ma table dont j'aurais au préalable soigneusement écarté feuilles et stylos, tout comme j'aurais fermé consciencieusement la porte de mon bureau à clé pour nous abriter du regard des enfants. On se serait forcé à croire qu'ainsi on avait toujours de l'avenir dans ce domaine (donc de l'avenir tout court), Estelle passant outre sa déception de n'avoir pas plus joui que d'habitude, moi franchement lassé par ses ondulations machinales et le goût de sa chatte que je connaissais par cœur.

La loyauté eût voulu un tel déroulement des choses. Mais ma paresse l'emportant, ainsi qu'un vil réflexe de vouloir la culpabiliser davantage, je fis mine de la prendre innocemment au mot, avec un sourire pour amortir ce coup bas :

– Pas de problème, ne te dérange pas, je prends ma bagnole, c’est vrai que le sommeil de Marco et de Ninon, c’est quand même ce qu’il y a de plus important, je te dis ça très sérieusement, sans ironie, je t’assure...

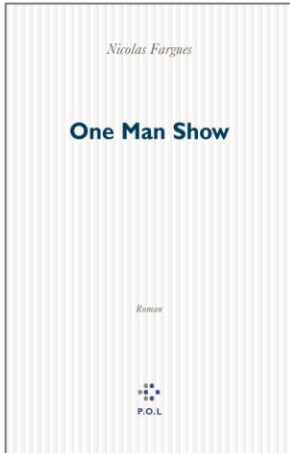
Estelle m’interrogea du regard pendant quelques secondes, bien consciente que les lois ambiguës de nos règlements de compte lui interdisaient de dire tout haut que je trichais. Mais elle savait aussi que j’en avais moi-même parfaitement conscience :

– O.K., alors bon voyage. Au fait, je te dis ça très sérieusement aussi, ce n’est vraiment pas la peine de me téléphoner.

Elle sortit en claquant la porte. Elle ne me le pardonnerait pas de sitôt. Je sentis mon cœur battre plus vite et le sang monter à mes tempes. Je luttai dur pour tenter d’évacuer cette tension qui allait gâcher mon départ et que je paierais également à mon retour. Il me passait par la tête des insultes qu’elle ne m’aurait jamais soupçonné de formuler à son encontre : Pétasse de merde, connasse, tu me fais chier, tu m’emmerdes, de toute façon ça peut pas durer comme ça, je ne t’aime pas, tu me fais trop chier, ça fait quinze ans que tu me fais chier, tu es chiante, chiante, je t’écrabouillerais la gueule si j’étais violent, j’aurais envie de t’éclater ton petit minois de conne mais, tu vas voir, tu ne perds rien pour attendre espèce de pute, je vais te quitter, merde, te quitter comme une chienne parce que tu m’emmerdes et que tu peux pas me lâcher le cul deux minutes avec tes prises de tête à la con, parce que t’as que ça à foutre, bordel de merde de fuck de conne!

Achévé d'imprimer en juin 2002
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1779
N° d'imprimeur : 021315
Dépôt légal : août 2002

Imprimé en France



Nicolas Fargues
One Man Show

Cette édition électronique du livre
One Man Show de NICOLAS FARGUES
a été réalisée le 21 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867448997 - Numéro d'édition : 2656).
Code Sodis : N46421 - ISBN : 9782818009635
Numéro d'édition : 230873.